

L'Institut mène l'enquête du côté de chez **Bob Mendes**

À l'occasion de la parution du dernier livre de Bob Mendes, *Vuil Geld* (argent sale), l'Institut des Experts-comptables et des Conseils fiscaux a voulu rencontrer l'auteur, célèbre en Flandre pour ses thrillers financiers. Sa longue carrière en tant qu'expert-comptable l'aide à trouver l'inspiration. Ses récits, mûrement réfléchis, emportent le lecteur dans un monde mêlant réalité et fiction.

IEC: Quand avez-vous commencé votre carrière d'expert-comptable ?

Il faut savoir que je suis un enfant de la guerre. En 1942, j'avais 14 ans quand mon père a été arrêté. Je venais de terminer mon premier semestre à l'école secondaire. À cette époque, mon frère aîné avait dû rejoindre le maquis; il était âgé de 18 ans et il allait être obligé de se rendre en Allemagne pour travailler. J'ai alors commencé à suivre des cours du soir, d'abord à l'école secondaire, puis à l'école supérieure de commerce, en comptabilité. À l'école de commerce, les cours correspondaient à ceux donnés en journée. Je suivais les cours cinq jours par semaine, de 17h40 à 22h40. C'était une époque mouvementée. Il arrivait souvent que des élèves qui avaient déjà suivi une formation dans l'enseignement supérieur, mais qui avaient été contraints d'arrêter à cause de la guerre nous rejoignent. Le cycle complet durait 11 ans; vous receviez ensuite un diplôme de « gradué en comptabilité ».

IEC: Deviez-vous alors combiner études et travail ?

Oui, je suis allé travailler à 14 ans. Mon premier emploi, je l'ai trouvé chez un éditeur; je devais enregistrer les livres de timbres. Mais ce qui m'intéressait vraiment, c'était la comptabilité; j'étais comme un poisson dans l'eau. À 18 ans, je me chargeais de la comptabilité d'une usine de 300 travailleurs. Jusqu'à mes 28 ans, j'ai exercé cette activité, passant d'une entreprise à l'autre. Pour moi, il n'y avait aucun doute: je voulais devenir expert-comptable. Ce titre n'existait pas encore; on parlait alors d'« experts ».

IEC: Vous avez finalement décidé de vous installer à votre compte...

Mon dernier poste, je l'ai occupé dans une entreprise qui avait inventé le vélomoteur, la mobylette fabriquée par l'usine Motobécane en France. Le distributeur pour la Belgique, le Congo, les Pays-Bas et le Luxembourg se trouvait à Anvers. Là aussi, je travaillais en tant que comptable. Après quelque temps, l'entreprise a perdu son droit de représentation, qui a été cédé aux Pays-Bas. J'avais alors déjà beaucoup de clients et j'ai décidé de devenir indépendant. C'était en 1956. J'avais alors 28 ans.

IEC: Vous avez également effectué des expertises judiciaires...

Au début, j'avais un voisin expert qui, de temps en temps, me demandait de me charger d'un dossier. Il s'agissait de dossiers civils, de faillites. J'ai rapidement eu des clients importants, comme des branches belges de multinationales.

IEC: Quand avez-vous ressenti le besoin d'écrire ?

C'est arrivé plus tard. À 50 ans, j'ai traversé une période difficile. J'ai compris que je n'avais pas eu une jeunesse normale: j'avais suivi les cours du soir cinq jours par semaine et il n'y avait pas de vacances à cette époque-là. C'est pourquoi, au cours de ma carrière, je n'ai d'ailleurs que peu souvent travaillé le soir. Plusieurs de mes premiers clients avaient déjà un expert-comptable. Je voyais ces gens travailler jour et



Jos De Blay, membre du Conseil, André Bert, président et Bob Mendes

nuit. Ce choix, ils l'avaient fait. Mais moi, je ne voulais pas. À un moment donné, j'ai constaté que ces gens ne pouvaient plus faire leur travail correctement. Il y avait tellement de changements qu'ils ne pouvaient plus s'adapter. Je ne voulais pas que cela m'arrive. La jeunesse que je n'avais pas eue, j'ai eu envie de la vivre à ce moment-là.

Mon bureau employait alors six à sept collaborateurs et mes affaires tournaient bien. J'ai cherché deux jeunes associés intéressés par le rachat de mes parts. J'ai proposé à chacun d'entre eux de racheter un tiers des parts, dans un délai de quelques années, grâce à ce qu'ils gagneraient. Ils ont été d'accord. J'avais alors plus ou moins 55 ans et à 58 ans, j'ai vendu mes dernières parts.

Je voulais cesser de travailler. Je me suis alors tourné vers le monde du sport et j'ai beaucoup voyagé, mais je n'avais encore jamais rien écrit, exception faite de quelques poèmes pendant la guerre emplis de haine et publiés dans un petit journal de la résistance. Que devais-je faire? J'avais déjà rédigé des poèmes, mais l'écriture nécessite un talent inné. J'avais la plume facile; je l'avais remarqué dans mon travail: lorsque je devais rédiger un rapport ou introduire une requête, j'arrivais toujours mieux à expliquer la situation que le contrôleur principal. Apparemment, je parvenais à m'exprimer plus facilement par écrit. J'ai alors rédigé des poèmes et je les ai fait lire à un journaliste. Il a contacté un éditeur et le recueil a été publié et vendu. Puis, j'ai composé un autre recueil, et par

après, j'ai tenté d'écrire un livre et ce fut un succès. Si ce premier livre avait été un échec, l'histoire se serait arrêtée là.

IEC: Qu'est-ce qui a inspiré l'intrigue de votre premier livre?

Je cherchais un sujet. Et puis, en 1985, il y a eu le drame du Heysel. Comme des millions de personnes dans le monde, j'avais allumé ma télévision, dix minutes avant le match. J'ai véritablement été témoin de la mort de quarante personnes au Heysel.

Mon enfance a été pour le moins mouvementée. Par conséquent, je porte par nature un regard extrêmement critique sur la société. Je ne pouvais supporter le fait que, dans les semaines qui ont suivi le drame, les journaux fassent porter le chapeau aux douze gendarmes qui se trouvaient sur place au moment de la catastrophe. Pour moi, la faute incombait au

général. C'est alors que j'ai trouvé le sujet de mon livre. Dans *Dag van schaamte* (jour de honte), j'ai cloué ces gens au pilori. J'avais toujours aimé lire des livres captivants et j'ai donc enquêté sur les événements, les protagonistes et leurs implications, etc. Et c'est ainsi qu'est né mon premier livre.

IEC: Dans ce livre, la profession d'expert-comptable n'apparaît pas dans l'intrigue...

Non, mais tous les gens de la sphère littéraire ont immédiatement fait remarquer que l'on pouvait voir que j'étais expert-comptable en raison de la structure de mes phrases, une structure que n'emploie pas un écrivain «normal». L'esprit analytique qui me guide lorsque je commence un livre, aucun autre écrivain, jusqu'à présent, ne l'a utilisé de cette façon. Tout a commencé en fait avec ce recueil de poèmes. La presse et les initiés ont vu que j'étais expert-comptable. Dans *Met rook geschreven* (écrit dans la fumée), des poèmes figurent sur un côté du livre; de l'autre côté du livre, on retrouve un autre poème, qui donne une autre vue, un autre regard sur le monde.

Dans *Dag van schaamte*, l'histoire se termine lorsque le drame du Heysel éclate. J'ai réuni les événements du Heysel et les coupables dans une intrigue. De cette manière, les vrais événements ont été intégrés dans une histoire inventée de toutes pièces.

IEC: L'intrigue est-elle proche de la réalité?

Les personnages sont le fruit de mon imagination. Je parle à différentes personnes pour donner une certaine véracité au contexte; c'est une vision sur les événements. En général, mes personnages portent de faux noms. C'est en tout cas ce que j'ai fait dans mes premiers livres. Sinon, je crée des personnages auxquels je donne un nom existant. Dans *Vuil geld*, par exemple, l'homme qui fait carrière dans les œuvres de charité existe réellement. Je lui ai simplement inventé un autre nom. Pour Louis Jaspers, par contre, le personnage a été inventé, mais son nom a été emprunté à quelqu'un que j'ai vraiment connu. Il est de mon âge et nous avons travaillé ensemble, à la même table, à l'usine de radios RL.

IEC: L'expérience que vous avez acquise en tant qu'expert-comptable vous aide-t-elle à imaginer les intrigues?

Oui. Un expert-comptable doit chaque jour faire face à des nouveautés: de nouvelles lois, de nouveaux règlements, des modifications sur le plan fiscal et dans le domaine du droit civil. Les clients viennent demander ce qu'ils doivent faire. Un expert-comptable doit tout savoir. Il doit consulter énormément de documents et ne peut pas tout apprendre par cœur. Chaque expert-comptable digne de la profession a le don de parcourir et de survoler toutes sortes de textes très rapidement et d'en retenir l'essentiel. Il a également le don, lorsqu'il a besoin d'une information, de la retrouver très facilement. Il doit en savoir suffisamment pour approfondir une question et connaître l'endroit où il retrouvera les informations nécessaires ainsi que la manière qui lui permettra d'y arriver.

Tout est question de don. Sans ça, vous ne devenez pas expert-comptable et vous vous dirigez rapidement vers un autre domaine. Si vous pouvez écrire des fictions, vous pouvez utiliser ce don. C'est également le cas pour les thèmes de société: je prends l'essentiel, pour le retravailler ensuite. C'est aussi la seule raison pour laquelle je n'ai, jusqu'à présent, pas eu de concurrence en Flandre dans ce domaine. J'explore le contexte, je le place à l'avant-plan. Le lecteur se plonge ainsi dans une histoire captivante articulée autour d'un personnage. Par ailleurs, les thrillers se déroulent dans le contexte d'événements particuliers, par exemple Lernout & Hauspie, le super-canon de Gerald Bull ou la disparition du Herald of Free Enterprise... Le contexte que j'utilise dans mes livres est aussi proche que possible de la réalité.

IEC: Dans *Vuil geld*, le personnage principal fixe des rendez-vous en Extrême-Orient pour y visiter des établissements. Vous êtes-vous rendu sur place pour reconnaître le terrain?

Non, je ne le fais plus. Pour mes dix premiers livres, j'y suis effectivement allé moi-même. Je voyageais beaucoup; j'avais de gros clients et j'essayais toujours de partir quelques jours plus tôt, avant mes rendez-vous, pour y rassembler des informations. Au fil du temps, les recherches sont devenues inutiles: elles se déroulent désormais par le biais d'entretiens avec des gens au fait du contexte ou via Internet. Vous pouvez procéder de la sorte si vous voulez, par exemple, écrire sur un sujet particulier en Belgique, telle l'affaire Cools (*Link*). J'ai utilisé André Cools dans ce livre en lui attribuant un rôle de parrain de la mafia. Au cours des trois, quatre premières années qui ont suivi son assassinat, André Cools n'a jamais été présenté comme un chef de la mafia, mais plutôt comme un pauvre diable. Au fil des révélations, les journaux ont changé de ton. Un an après son assassinat, mon livre, dans lequel je le présentais comme un chef de la mafia, est paru. C'est comme dans *Vuil geld*: les écrivains doivent être un peu dissidents!

IEC: De combien de temps de préparation avez-vous besoin pour un livre?

Cela dépend. L'intrigue se construit au fur et à mesure de l'écriture. Il me faut d'abord trouver un thème qui m'intéresse et me passionne. Si c'est le cas, je commence à lire et à effectuer des recherches. C'est en m'informant sur ce thème et en travaillant les données connues avec certitude que le récit se construit. C'est là que l'expert-comptable qui sommeille en moi se réveille: le crédit, c'est tout ce qui est connu, mais le bilan doit être en équilibre. Ce qui n'est pas connu, je l'imagine moi-même. Mais il s'agit d'imagination pure et simple, pondérée par ce qui doit être repris en crédit et en débit. Il faut que l'histoire soit crédible, qu'elle tienne la route.

IEC: Est-ce facile de rassembler toutes ces informations?

Au cours des premières années qui ont suivi mes débuts d'écrivain, il était difficile d'entrer en contact avec les gens. Cependant, une fois que c'était chose faite, les gens parlaient à cœur ouvert. Même s'ils ne vous connaissent pas, les gens parlent volontiers si vous leur posez des questions et si vous continuez à le faire. Par exemple, vous interrogez quelqu'un

à propos d'un événement survenu à un certain endroit. Cette personne vous répond de manière évasive. Vous posez une deuxième, puis une troisième question. La quatrième question concerne toujours les mêmes événements, mais elle est formulée différemment. Vous posez ainsi vingt questions. En procédant de la sorte, vous récoltez énormément d'informations. Vous posez ensuite ces vingt questions à une autre personne. Celle-ci se refuse à tout commentaire concernant dix-neuf questions. Mais à la vingtième, elle vous donnera tout de même une réponse. Si vous répétez l'opération et mettez ensuite les réponses bout à bout, vous verrez à quel point il est surprenant d'obtenir autant d'informations. Pour le dernier livre, j'ai dû moins le faire, car je disposais de renseignements récoltés lors de mes recherches pour mes livres précédents. Par exemple, j'ai pu utiliser beaucoup d'informations obtenues lors de la rédaction de *Vergelding* (vengeance).

IEC: Lors des interviews, vous avez laissé entendre que *Vuil geld* était le livre le plus difficile que vous ayez écrit. Dans quel sens était-ce le plus difficile?

Ce livre était difficile à écrire dans le sens où l'histoire se déroule dans le monde financier et où elle devait rester compréhensible tout en étant captivante pour le non-initié. Un vrai profane peut lire le livre et le comprendre, et ça, c'était l'objectif. Les critiques littéraires ne raffolent généralement pas du monde financier!

IEC: Pensez-vous qu'une infiltration des pouvoirs étrangers soit possible dans les entreprises dotées d'une haute plus-value technologique, en d'autres termes que l'espionnage soit possible comme dans *Vuil geld*?

J'en suis convaincu. Certaines entreprises sont le théâtre d'actes proches du gangstérisme. C'est le cas aux États-Unis. Les Américains ont un sens du patriotisme particulièrement développé. L'État américain est mis au service des grandes entreprises. C'est leur mentalité. Les Belges ne partagent pas ce sentiment national.

IEC: Les experts-comptables, les conseils fiscaux et les réviseurs d'entreprises doivent pouvoir travailler en toute indépendance. Qu'en pensez-vous?

Cette indépendance existe: les experts-comptables essaient de guider leurs clients le mieux possible, mais ils ne peuvent pas diriger eux-mêmes l'entreprise. Pourtant, il arrive de plus

en plus souvent que les clients souhaitent que les experts-comptables prennent des décisions dans les entreprises.

IEC: Dans *Vuil geld*, vous dévoilez les opérations de blanchiment de capitaux dans les organisations caritatives. Pensez-vous que le blanchiment de capitaux est une pratique courante dans le monde des œuvres caritatives?

Absolument, je suis convaincu qu'en raison du peu de contrôle, les opérations frauduleuses y sont légion. Les contrôles se déroulent d'une manière bien précise et sont effectués par des cercles propres au milieu. Pour démarrer une association caritative en Belgique, il suffit d'obtenir une attestation d'un réviseur d'entreprises ou d'un expert-comptable stipulant que vous êtes à la tête de cette organisation. Sur le plan comptable, il n'existe actuellement aucune obligation. En ce qui concerne l'origine de l'argent, aucune vérification n'est effectuée pour les montants inférieurs à 10 000 euros. Par ailleurs, si ce montant arrive officiellement via la banque, ce plafond est relevé. Par exemple, si une œuvre de charité effectue un virement d'un demi-million en Asie, aucun contrôle n'a lieu ici. L'enquête doit se dérouler là-bas. Et tout le monde sait que la corruption règne dans cette région.

IEC: Pensez-vous que ce nombre réduit de contrôles résulte d'un choix délibéré?

Oui, dans le sens où l'univers philanthropique est entièrement politisé. Chaque organisation possède une société propre, qui compte près d'un million de membres qui font du caritatif. Le problème avec les contrôles généralisés, c'est qu'il faut aussi effectuer des vérifications auprès des organisations qui n'ont rien à se reprocher et qui forment la grande majorité (environ 95%). Le pouvoir corrompt. Heureusement, la corruption ne touche qu'une petite minorité. La majorité est on ne peut plus respectable et fidèle à ses idéaux.

IEC: Êtes-vous d'accord quand on dit que l'expert-comptable ne peut pas tout contrôler minutieusement en raison de l'important réseau de relations qu'entretiennent différentes entreprises sur le plan international?

Oui. D'un côté, l'expert-comptable doit garantir que tout se déroule correctement; de l'autre, il lui est impossible de tout savoir à propos d'une matière extrêmement complexe et dense, et de tout avoir à l'œil. Rien n'est jamais blanc ou noir. ●